

La chasse au tigre



Composition de l'œuvre « à la Delacroix ».

3 lignes de force, convergeant vers la tache jaune centrale :

- la première est constituée par le bras et l'épée du premier chasseur
 - la deuxième par la lance du second chasseur
 - la troisième par la queue et la patte du tigre, se terminant par ...
- semblant nous dire « et alors ? »

On voit clairement que les chasseurs sont en position défensive, ce qui laisse une issue très incertaine au combat, qui va inévitablement avoir lieu dans la partie jaune centrale.

Le spectateur peut imaginer la fin qu'il souhaite.

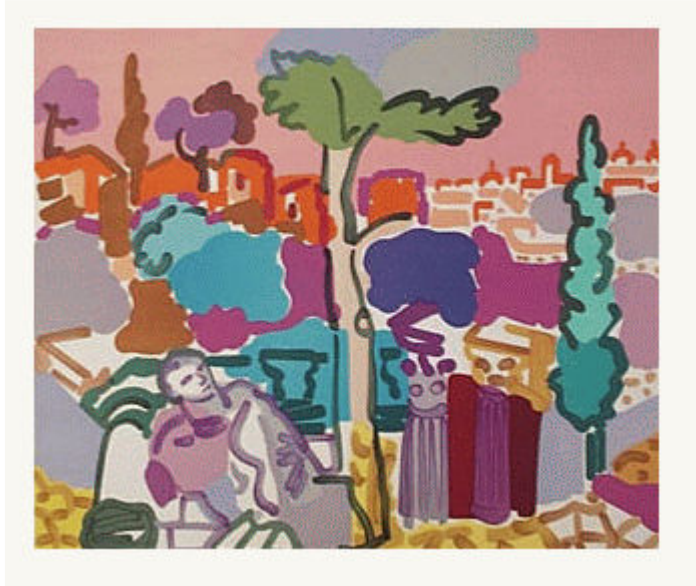
Pour suggérer le lieu où se passe l'action, Lapicque utilise un graphisme orientaliste pour peindre les arbres et les nuages du ciel.

Les mouettes



Cette lithographie a une double histoire :
Tout d'abord l'anecdote racontée par Lapicque d'une attaque de mouettes revanchardes, plusieurs jours après qu'il eut sauvé un oisillon.
Ensuite, la filiation avec ses œuvres vénitienne inspirées du baroque (litho nuit vénitienne et Tableau du Tintoretto).
Les mouettes ne plongent jamais ainsi, verticalement mais Lapicque décide de les faire plonger comme des anges baroques.
Noter les différentes tonalités de bleu pour représenter les différentes profondeurs de la mer, que l'on retrouve dans le ciel pour représenter les différents plans (avant plan/arrière plan) et la façon de représenter la grève, que l'on retrouvera ensuite dans la série des lagunes.

Ruines sur le Palatin



La première chose qui frappe dans cette lithographie est sa construction en deux parties, séparées par le pin parasol central. Lopicque veut exprimer ici la dualité que nous avons tous ressentie à Rome. Nous y venons tout d'abord pour la Rome Antique. Très vite, nous laissons cet univers figé pour nous perdre dans les rues de Rome à la recherche des églises baroques. C'est exactement ce que Lopicque veut exprimer. La partie gauche, légèrement plus sombre, nous présente une image de la Rome antique avec le Palais Flavien, figuré sur les hauteurs du Palatin, des fragments de ruines, colonnes renversées et une statue, le regard tourné vers l'autre partie du tableau. Cette partie droite représente la Rome moderne,, chrétienne et baroque, qui bâtie sur les ruines de la Rome antique, nous donne un but, un horizon. Si vous êtes allé à Rome vous avez constaté à quel point l'architecture de ces églises s'est appuyé, souvent au sens propre sur les soubassements antiques, allant souvent jusqu'à piller les pierres dans le forum ou le bronze au Panthéon.

Croiseur à St. Marc, la nuit



Voici une lithographie qui symbolise tout à fait la façon dont Lapicque a voulu « faire autrement » à propos de Venise. La quasi-totalité des œuvres de Lapicque sur Venise sont des vues nocturnes. C'est sa façon à lui de dire : Je ne me mesure pas à Canaletto ou à d'autres.

C'est aussi l'occasion pour Lapicque de mettre en pratique sa théorie ayant trait aux aberrations chromatiques et phénomènes de diffraction. C'est pourquoi, sur la base de ses études d'optique, il décide de représenter les lumières des balises, de la ville en second plan et des étoiles de la nuit, sous la forme de ces disques colorés au centre blanc tout à fait spécifiques.

Lapicque se permet avec la même source lumineuse, d'éclairer à la fois l'avant plan (la gondole) et le plan intermédiaire (l'avant du croiseur), ce qui est dans la réalité, rigoureusement impossible. Mais qu'importe, c'est très faux mais très convaincant.

Jusqu'à la gondole, couleur chair, alors que toutes les gondoles sont noires, tout le monde le sait.

On note l'utilisation de couleurs identiques pour la mer et le ciel. Pour suggérer la mer, Lapicque laisse de fins liserés blancs qui serpentent entre les plages colorées.

Le plateau de l'Atlas



Cette lithographie, assez tardive dans l'œuvre de Lapicque, témoigne de la volonté de l'artiste d'aller à l'essentiel, de ne retenir du désert que le minimum, un soleil de plomb, des dunes changeantes et des mirages, dans une ambiance dépouillée et japonisante tout à fait saisissante.

A part le soleil, rien n'est imposé au spectateur. Pas de ligne d'horizon (ou si peu), pas d'avant plan, pas d'arrière plan. Le trait bleu, est-ce un mirage, un chemin ou un oasis ? Les tâches marron sont-elles des cailloux ou de maigres buissons ?

Peu importe, tout est baigné d'une lumière aveuglante qui devient en même temps le fond de l'œuvre.

L'ensemble donne une œuvre à la limite de l'abstraction mais dont l'ambiance est tout à fait saisissante pour qui a côtoyé le désert.

Nous retrouverons cette technique dans les lithographies sur les paysages de Castille

La Hollande



Voici une lithographie elle aussi assez tardive mais qui démontre chez Lapicque, un tempérament joueur assez étonnant. Nous avons affaire ici à une musique à quatre temps qui ne laisse rien au hasard.

4 plans :

1^{er} plan : les vaches

2^{ème} plan le moulin

3^{ème} plan : les bateaux

4^{ème} plan : la ville et le ciel.

4 vaches, 4 ailes au moulin, le fond blanc derrière l'église partagé en 4 morceaux, 4 bateaux (et oui, regardez le reflet du moulin dans l'eau), 4 marches au moulin, etc...

Dans cette œuvre, Lapicque se permet des couleurs totalement improbables, mais maintenant, vous avez l'habitude, ça ne vous choque plus. Par contre, il nous fait avaler des choses vraiment énormes et notre œil avale sans rien dire.

A gauche, le bosquet bleu, présenté en plan intermédiaire, se trouve faire également partie du ciel et se trouve partiellement caché par le dernier bateau, visiblement figuré sur un plan plus éloigné. Il oblige ainsi notre œil, même inconsciemment, à dérouler successivement les 4 plans de l'œuvre et à recommencer, comme une musique.